

FEUILLETON DU CANARD

# LE CORRICOLO

XXIII

LE CAPUCIN DE RESINA.

Et, joignant la pratique à la théorie, il se mit à le tirer doucement par la queue.

L'âne partit comme un trait.

—Il paraît que l'animal te connaît, mon cher Francesco,

—Je m'en flatte Excellence. Avant d'être cocher, j'ai travaillé dans les ânes : aussi leur dois-je ma fortune.

—Comment cela mon garçon ?

—Oh ! mon Dieu ! dit Francesco avec un soupir, ce n'est pas moi qui l'ai cherché ! Et encore, si j'avais pu prévoir une telle horreur, jamais au grand jamais je n'aurais voulu accepter,

—Mais enfin explique-toi ; que t'est-il donc arrivé ?

—Nous nous tenions, mon âne et moi, au bas de la montagne où nous avons laissé la voiture. Un jour se présentent deux Anglais qui me demandent à louer ma bête pour monter au Vésuve.

—Mais vous êtes deux, milords, que je leur dis, et je n'ai qu'un seul âne.

—Cela ne fait rien, qu'il me répondirent.

—Au moins, vous allez monter chacun votre tour ! Je tiens à mon bête, et pour rien au monde je ne voudrais l'éreinter.

—Soyez tranquille, mon brave, nous ne monterons pas du tout.

—En effet, ils se mettent à marcher, l'un à droite, l'autre à gauche, respectant mon âne comme s'il eût porté des reliques. Cela ne m'étonnait pas de leur part : j'avais entendu dire que les Anglais avaient un faible pour les bêtes, et il y a dans leur pays des lois très-dures contre ceux qui les maltraitent... A preuve qu'un Anglais peut traîner sa femme au marché, la corde au cou, tant qu'il lui fait plaisir ; mais il n'oserait pas se permettre la plus petite avançie contre le dernier de ses chats. C'est très-bien vu, n'est-ce pas, Excellence ?

—Or, comme nous montions toujours, l'âne, les voyageurs et moi, voilà que les deux Anglais, après avoir causé un peu dans leur langue, un drôle de baragoin, ma foi !

—Mon brave, qu'ils me disent, veux-tu nous vendre ton âne ?

—C'est trop d'honneur, milords, répondis-je ; je vous ai dit que je

l'aimais, cet animal, comme un ami, comme un camarade, comme un frère ; mais, si j'en trouvais le prix, et si j'étais sûr qu'il dût tomber entre les mains d'honnêtes gens comme vous (je les flattais, les Anglais), je ne voudrais pas empêcher son sort.

—Et quel prix me demandes-tu mon garçon ?

—Cinquante ducats ! leur dis-je d'un seul coup.

—C'était énorme ! Mais je l'aimais beaucoup, mon pauvre âne, il me fallait de grands sacrifices pour me décider à m'en séparer.

—C'est convenu, qu'ils me répondent en me comptant mon argent à l'instant même.

—Il n'y avait pas à s'en dédire.

Je fis comprendre à mon âne que son devoir était de suivre ses nouveaux maîtres. La pauvre bête ne se le fit pas répéter deux fois : à peine l'eus-je tirée un peu par la queue, qu'elle se mit à grimper bravement après les Anglais. Ils étaient arrivés au bord du cratère et s'amusaient à jeter des pierres au fond du volcan ; l'âne baissait son museau vers le gouffre, alléché par un peu d'écume verdâtre qu'il avait prise pour de la mousse ; moi, j'étais occupé à compter mon argent, lorsque tout à coup j'entends un bruit sourd et prolongé... Les deux mécréants avaient jeté la pauvre bête au fond du Vésuve, et ils riaient comme deux sauvages qu'ils étaient. Je vous l'avoue, dans le premier moment, il me prit une furieuse envie de les envoyer rejoindre ma bête. Mais ça aurait pu me faire du tort, attendu que ces Anglais sont toujours soutenus par la police ; et, d'ailleurs, comme il m'avait payé le prix convenu, ils étaient dans leur droit. En descendant, j'eus la douleur de reconnaître au bas du cône, à côté d'un trou qui venait de s'ouvrir pas plus tard que la veille, mon malheureux animal, noir et brûlé comme un charbon. C'était pour voir s'il y avait une communication intérieure entre les deux ouvertures, que les brigands avaient sacrifié mon âne. Je le pleurai longtemps, Excellence, mais, comme, en définitive, toutes les larmes du monde n'auraient pu le faire revenir, je me mariai pour me consoler, et j'achetai, avec l'argent des Anglais, deux chevaux et un corricolo.

Tout en écoutant ce larmoyant récit, j'étais arrivé à l'Ermitage. Pour distraire Francesco de sa douleur, je lui demandai s'il n'y avait pas moyen de boire un verre de vin à la mémoire du noble

animal et s'il n'y aurait pas d'indiscrétion à réclamer quelques instants d'hospitalité dans la cellule de l'ermite.

A ce nom d'ermite, toute la mélancolie de Francesco se dissipa comme par enchantement ; il fronça de nouveau ses lèvres par un sourire sardonique, et frappa lui-même à la porte à coups redoublés.

L'ermite parut sur le seuil, et nous reçut avec un empressement digne des premiers temps de l'Eglise. Il nous servit des œufs durs, des saucissons, une salade et des figures excellentes ; le tout arrosé de deux bouteilles de lacryma cristi de première qualité. Comme je me récriais sur la générosité de notre hôte :

—Attendez la carte, me dit Francesco avec malice.

En effet, le total de cette réfection chrétienne se montait, je crois, à trois piastres ; c'était quatre fois le prix des auberges ordinaires.

Après avoir remercié notre excellent ermite, je montai jusqu'à la bouche du volcan, et je descendis jusqu'au fond du cratère. Le lecteur trouvera mes impressions exactes magnifiquement rendues dans trois admirables pages de Châteaubriand, qui avait accompli avant moi la même ascension et la même descente.

Pendant tout le temps que dura notre voyage, Francesco, remis en train par la petite supercherie de notre hôte, ne cessa pas d'exercer sa bonne humeur sur les moines, sur les quêteurs, sur les ermites de toute espèce, répétant avec une nouvelle énergie qu'il se laisserait écorcher vif plutôt que de jeter une obole dans la bourse d'un de ces intrigants.

De retour à Resina, nous remontâmes dans notre corricolo, et ses déclamations reprirent de plus belle à la vue d'un sacristain qui nous souhaita le bon voyage. Je commençais à désespérer réellement de pouvoir lui imposer silence, lorsqu'au moment où nous passions devant la petite chapelle des âmes du purgatoire, je le vis s'interrompre brusquement au milieu de sa phrase ; ses joues pâlirent, ses lèvres tremblèrent, et il laissa tomber le fouet de sa main.

Je regardai devant moi pour tâcher de comprendre quelle pouvait être l'apparition qui causait à mon vaillant conducteur un effroi si terrible, et je vis un petit vieillard, à la barbe blanche et soyeuse, aux yeux baissés et modestes, à la physionomie douce et souriante, paraissant se traîner avec peine, et portant le costume

des capucins dans toute sa rigoureuse pauvreté.

Le saint personnage s'avancait vers nous la main gauche sur la poitrine, la droite élevée pour nous présenter une bourse de fer-blanc, sur laquelle étaient reproduites en miniature les mêmes âmes et les mêmes flammes qui éclataient dans les fresques. Au reste, le pauvre capucin ne prononçait pas une parole, se bornant à solliciter la charité des fidèles par son humble démarche et par son éloquent pantomime.

Francesco descendit en tremblant, vida sa poche dans la bourse du quêteur, se signa dévotement en baisant les âmes du purgatoire ; puis, remontant promptement derrière la voiture, il fouetta les deux chevaux à tour de bras, comme s'il se fut agi de fuir devant tous les démons de l'enfer.

Je tenais mon incrédule.

—Qu'y a-t-il, mon cher Francesco ? lui dis-je en raillant à mon tour. Expliquez-moi par quel miracle ce bon capucin, sans même ouvrir la bouche, vous a si subitement converti, que, dans votre ardeur de néophyte, vous lui avez versé dans les mains tout ce que vous aviez dans vos poches.

—Lui, un capucin ! dit Francesco en se tournant en arrière avec un reste de frayeur : c'est le plus infâme bandit de Naples et de Sicile ; c'est Pietro ! Je croyais qu'il faisait sa sieste à cet heure ; je ne me serais pas risqué à m'approcher de sa chapelle, où il dévalise les passants avec l'autorisation des supérieurs.

—Comment ! ce vieillard si doux si bienveillant, si vénérable ?...

—C'est un affreux brigand.

—Prenez garde, Francesco, votre aversion pour les gens d'Eglise devient révoltante.

—Lui, un homme d'Eglise ? Mais je vous jure, Excellence, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, qu'il n'est pas plus moine que vous et moi. Quand je lui dis : " Brigand ! " je l'appelle par son nom ; c'est la seule chose qu'il n'ait pas volée.

—Mais, alors, par quelle métamorphose se trouve-t-il transformé en capucin ?

(A suivre)

POUR TOUTES PLAIES  
ET BRULURES

n'usez que du Célèbre On-  
guent de Pin Parfumé.